

Weil avait également la réputation d'être craint par ses étudiants, et il est le seul de mon microcosme, en les années cinquante, dont j'aie eu l'impression qu'il était craint même parmi les collègues, de statut (ou simplement de tempérament) plus modeste. Il lui arrivait d'avoir des attitudes de hauteur sans réplique, qui pouvaient déconcerter l'assurance la mieux accrochée. Ma susceptibilité aidant, cela a été l'occasion une ou deux fois de brouilles passagères. Je n'ai pas perçu en ses façons une nuance de mépris ou une intention délibérée de blesser, d'écraser ; plutôt des attitudes d'enfant gâté, prenant un plaisir (parfois malicieux) à mettre mal à l'aise, comme une façon de se convaincre d'un certain pouvoir qu'il exerçait. Il avait d'ailleurs un ascendant véritablement étonnant sur le groupe Bourbaki, qu'il me donnait parfois l'impression de mener à la baguette, un peu comme une maîtresse d'école maternelle une troupe d'enfants sages.

◊ Je ne me rappelle qu'une seule autre occasion en les années cinquante, où j'aie senti une expression brutale, non déguisée de mépris. Elle provenait d'un collègue et ami étranger, à peu près de mon âge. Il avait une puissance mathématique peu commune. Quelques années avant, où cette puissance était pourtant déjà bien manifeste, j'avais été frappé par sa soumission (qui me paraissait quasiment obséquieuse) au grand professeur dont il était encore le modeste assistant. Ses moyens exceptionnels lui valurent rapidement une réputation internationale, et un poste-clef dans une université particulièrement prestigieuse. Il y régnait alors sur une petite armée d'assistants-élèves, de façon apparemment toute aussi absolue que son patron avait régné sur lui et ses camarades. A ma question (si je me rappelle bien) s'il avait quelques élèves (sous-entendu : qui faisaient du bon travail avec lui), il a répondu, avec un air de fausse désinvolture (je traduis en français) : "douze pièces !" - où "pièces" était donc le nom par lequel il référerait à ses élèves et assistants. Il est certes rare qu'un mathématicien ait un tel nombre d'élèves à la fois faisant de la recherche sous sa direction - et sûrement mon interlocuteur en tirait un secret orgueil, qu'il essayait de cacher sous cet air négligent, comme pour dire : "oh, juste douze pièces, pas la peine même d'en parler !". Ça devait être vers 1959, j'avais déjà une bonne carapace alors sûrement, j'ai pourtant eu un haut le coeur ! J'ai dû le lui dire sur le champ d'une façon ou d'une autre, et je ne crois pas qu'il m'en ait voulu. Peut-être même sa relation à ses élèves n'était-elle pas aussi sinistre que son expression pouvait le laisser supposer (je n'ai pas eu le témoignage d'un de ses élèves), et qu'il s'était trouvé simplement pris au piège de son puéril-désir de se pavaner devant moi dans toute sa gloire. Rétrospectivement, je vois que cet incident a dû marquer un tournant dans nos relations, qui avaient été des relations d'amitié - je sentais en lui une sorte de fragilité, une finesse aussi, qui attirait ma sympathie affectueuse. Ces qualités s'étaient émoussées, corrodées par sa position d'homme important, admiré et craint. Après cet incident, un malaise est resté en moi vis à vis de lui - décidément je ne me sentais pas faire partie du même monde que lui...

Pourtant on faisait bien partie du même monde - et sans m'en rendre plus compte que lui, sûrement je m'épaississais, moi aussi. A ce sujet il m'est resté un souvenir vivace, se situant au Congrès International d'Edimburgh, en 1958, Depuis l'année précédente, avec mon travail sur le théorème de Riemann-Roch, j'étais promu grande vedette, et (sans que j'aie eu à me le dire en termes clairs alors) j'étais aussi une des vedettes du Congrès. (J'y ai fait un exposé sur le vigoureux démarrage de la théorie des schémas en cette même année.) Hirzebruch (une autre vedette du jour, avec son théorème de Riemann-Roch à lui) faisait un discours d'ouverture, en l'honneur de Hodge qui allait partir à la retraite cette année. A un moment, Hirzebruch a laissé entendre que les mathématiques se faisaient par le travail des jeunes surtout, plus que par celui des mathématiciens d'âge mûr. Cela avait déclenché dans la salle du Congrès, où les jeunes formaient une majorité, un tollé général d'approbation. J'étais enchanté et très d'accord bien sûr, j'avais trente ans pile ça pouvait encore passer pour jeune et le monde m'appartenait ! Dans mon enthousiasme, j'ai dû crier à haute voix et taper des grands coups sur la table. Il se trouvait que j'étais assis à côté de Lady Hodge, l'épouse du